LE TROISIÈME CENTENAIRE de L'ACADÉMIE FRANCAISE

Discours de M. Gabriel Hanotaux, directeur

Au cours de la séance tenue cet après-midi dans la salle des Cariatides au Louvre, et dont on trouvera le compte rendu aux Dernières nouvelles, le directeur, M. Gabriel Hanotaux, a prononcé le discours suivant :

L'Académie française, qui fut appelée ainsi, selon que Pellisson le rapporte, « parce que ce nom était le plus modeste et le plus propre à sa fondation », a été établie par le cardinal de Richelieu pour la surveillance constante et autorisée de cette faculté qui est le propre de l'homme : l'expression.

Les considérants de l'acte royal qui la crée lui donnent le mandat « de rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences ».

On le voit, c'est vers les diverses manifestations de l'activité et de l'esprit humains que s'élevait la conception et, j'oserais dire, l'intuition merveilleuse de son illustre fondateur.

La précision et la justesse de l'expression ne sont-elles pas, en effet, le signe de l'ordre et de l'harmonie, dans la pensée et dans l'action?

La famille les essaye sur les tendres lèvres de l'enfance. La société s'établit sur les prescriptions exactes de la loi. Les relations internationales sont réglées par les traités qui concilient les intérêts divers dans la formule stricte de leurs articles. La religion enfin, qu'est-elle autre chose que l'obéissance à la parole de Dieu, « Le verbe s'est fait chair »?

La langue française, à l'époque du Grand siècle, s'éleva avec une rapidité singulière au niveau où Richelieu avait voulu la porter. L'académicien Charpentier, parlant des langues en général, déterminait leur progrès d'après ce qui s'était accompli sous ses yeux : « Si l'usage ou le hasard les introduit, c'est la délicatesse du goût qui les purifie, c'est la fertilité de l'imagination qui les rend abondantes; c'est la noblesse des sentiments qui leur donne de la force et de la sublimité. »

Dans ce palais du Louvre où Louis XIV, après la mort du chancelier Séguier, assigna le domicile de l'Académie française, « ne voulant pas, selon la propre expression d'un contemporain, qu'elle tînt ses assemblées en un autre lieu que dans son propre palais », sous ces voûtes de la salle des Cariatides, réalisation unique d'un de nos plus grands architectes, Pierre Lescot, et devenue l'asile des plus belles œuvres de l'antiquité, l'Académie française, célébrant le troisième centenaire de sa fondation, est heureuse et fière de saluer l'incomparable concours des délégations que les deux continents ont envoyées vers elle pour participer à cet anniversaire.

Nest-ce pas un fait remarquable et d'une autorité singulière que cette coutume répandue maintenant dans tout l'univers que l'humanité confie à certaines élites se recrutant elles-mêmes le soin de veiller à l'œuvre intellectuelle et à l'adaptation du langage à la pensée? Et n'est-ce pas un fait considérable, et dont nous ne pouvons assez admirer la spontanéité et l'élan, de voir aujourd'hui, rassemblées ici, les délégations de ces corps augustes, accourues pour s'unir à nous en ce jour de communion et de joie? Quel spectacle, quel encouragement, quelle leçon!

Ces délégations, si nombreuses que je ne puis même tenter de les nommer pour leur dire notre gratitude, vont déposer sur le bureau de l'Académie française les adresses que nous apporte, avec le salut du monde entier, le flot fraternel qui nous pousse à poursuivre notre long voyage. Nous contemplerons leur cortège avec recueillement; mais, puisque nous ne pouvons les entendre toutes, nous prierons quelques-unes d'elles de parler en leur nom dans nos diverses réunions.

Et, d'abord, dans cette salle des Cariatides, Rome parlera. L'un des plus illustres écrivains de cette Italie, dont nous sommes tous les tributaires, dira l'héritage qu'elle nous a transmis; il évoquera les services et la gloire qui résonnent dans son nom. Peut-être M. Ugo Ojetti voudra-t-il se souvenir que, tandis que le canon tonnait sur le Carso, nous avons visité ensemble les ruines émouvantes de l'antique Aquileia.

Nous entendrons ensuite la voix de la plus ancienne des compagnies réunies ici : le Portugal parlera. L'institut de Coïmbre, fondé en 1290, nous dira comment ce pays, reprenant la tâche de la découverte du monde là où Hercule s'était arrêté, sut ouvrir des routes ignorées sur les mers inconnues, à la recherche des terres nouvelles, et comment, pour guider ses marins, il sut capter les signes du ciel. L'Espagne aussi parlera. Elle a répandu si largement dans l'univers la langue de Cervantès que, dans l'espace immense de cet empire sur lequel ne se couchait pas le soleil, la croix du Christ, plantée par elle, règne encore.

La Belgique se lèvera; elle apportera le cri de cette terre des embouchures où se déposent les richesses et les tourments de l'Europe, mais où se déploient, pour la paix, la sagesse des neutralités, l'esprit de sacrifice de la conciliation et l'énergie d'un indomptable héroïsme.

Et ce sera l'Angleterre, le plus puissant agent de civilisation qui ait paru sur la terre depuis qu'elle est entièrement découverte. Londres dira la splendeur de la ceinture d'argent qui noue maintenant sur le monde entier la double gerbe de la liberté et de la prospérité.

La France est tout entière dans cette salle, elle vous entoure et vous acclame, membres des délégations étrangères.

Vous entendrez la délégation de cette université de Paris où Thomas d'Aquin enseigna, dont l'Europe entière connut le chemin, où Dante s'assit, où Richelieu se forma. Toulouse vous apportera l'écho des premières aubades, saluant le jour nouveau, et du doux parler courtois qui ennoblit l'amour. Vous entendrez Strasbourg si cher au cœur de la France, dont le génie plane sur la double rive tandis que sa flèche perce le ciel.

Dans nos autres réunions nous entendrons les Etats-Unis d'Amérique par la voix de l'homme qui personnifie l'esprit international; nous entendrons le représentant de cette université Laval, qui, aux terres occidentales, conserve avec une fidélité touchante la religion et la langue des découvreurs, Jacques Cartier, Champlain, Cavelier de la Salle. Nous entendrons le représentant de l'académie de Copenhague parlant au nom de ces contrées septentrionales où la lumière s'attarde si longuement, si magnifiquement sur les eaux.

La France élèvera de nouveau la voix. Nous entendrons Bordeaux qui entendit Montesquieu; nous entendrons Lyon où l'humanisme fleurit sur les restes magnifiques de l'antiquité; Rouen qui ne se lasse pas de faire retentir dans le monde son nom illustre, Normandie !

Je dois m'imposer la loi de taire tant de hautes présences. Mon excuse est le respect de votre temps. Cependant, comment ne signalerai-je pas les représentants de ces compagnies scientifiques, artistiques, techniques, relevant soit des enseignements d'Etat, soit des enseignements libres : l'Ecole des chartes, l'Ecole des langues orientales, l'Ecole des arts et métiers, les diverses facultés dont la présence nous enorgueillit particulièrement, puisqu'elle nous autorise à penser que nous n'avons pas trompé les prévisions de l'acte de notre fondation qui nous prescrivait « de rendre le langage français capable de traiter de tous les arts et de toutes les sciences ». Le gouvernement de la République ne voulait pas être absent de cette réunion. Une mort soudaine ayant frappé le bien regretté M. Marcombes, son successeur, M. Mario Roustan, qui est si populaire dans le monde de l'enseignement et dans le monde des lettres, a bien voulu répondre à l'appel de l'Académie française. Nous l'entendrons exprimer, au nom du gouvernement de la République, les sentiments qui sont ceux de la plus haute tradition française.

Au moment où paraît cette *Grammaire de la langue française*, si longtemps attendue, et qui, malgré la vivacité de certains critiques, s'est enlevée à près de deux cent mille exemplaires, tant elle répondait à un besoin, au moment où s'achève la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie* qui paraîtra cette année même, l'Académie a la conscience de s'être appliquée persévéremment à remplir la tâche qui lui était dévolue, et n'eût-elle qu'à s'occuper de polir la langue et du choix des mots qu'elle aurait répondu, dans la mesure des forces humaines, à l'appel des générations qui l'ont soutenue de leur confiance.

Il y a quelques années, celui que l'âge a désigné pour parler devant vous, en l'absence de l'illustre écrivain que sa santé retient loin de nous, fut reçu à Rome par le grand homme d'Etat qui veille aux destinées de l'Italie. La première question qu'il m'adressa fut celle-ci : « Depuis que vous n'êtes venu à Rome, n'avez-vous pas trouvé Rome très changé ? — Monsieur le président, lui répondis-je, *j'ai vu le peuple romain.* » Le président se leva et il me dit avec cette simplicité forte qui est tout lui-même : « Les mots font beaucoup. »

Oui : les mots font beaucoup; mais ils ne font pas tout. Au delà des mots et des paroles les mieux agencées; il y a une musique, un rythme, un langage des sentiments, des passions, des rêves, de l'idéal, qui se fait comprendre par l'art, par les sons, par le sourire, par le geste, et nous n'avons pas cru devoir laisser ces mystérieuses façons de faire entendre le langage de l'âme en dehors de cette solennelle rencontre.

D'abord, vous entendrez, bien entendu, des paroles françaises, des paroles admirables, celles qui furent consacrées par Racine à célébrer Corneille. Racine, le maître de la lumière, de l'émotion contenue, de la souveraine aisance dans l'entraînement passionnel et dans l'exaltation vitale, Racine, l'écrivain qui, selon le précepte de saint François de Sales, a su corriger l'*immodération modérément*. Les acteurs de la Comédie-Française vous feront goûter cet art de la diction qui est comme un achèvement, un couronnement de l'expression.

Mais, ensuite, nous vous demanderons de prêter votre bienveillante attention aux scènes qui seront représentées par les artistes de l'Opéra. Ils exprimeront ce qui ne se dit pas, ce qui se chante, ce qui se danse. La musique, la danse évoqueront devant vous l'élégance du Grand siècle, et, ainsi, l'Académie française vous consolera de nos trop longs discours par le spectacle du rythme et de la grâce classiques dans ce qu'ils ont d'inexprimable par les mots.

L'Académie est encore dans son rôle, agrandi par les siècles, en n'écartant pas le souci de veiller sur l'ineffable et l'impondérable. En effet, de hautes générosités lui ont confié la mission de rechercher, dans la nation française, des mérites différents de ceux qui relèvent de l'effort intellectuel. M. de Montyon lui a remis le soin d'attribuer chaque année un prix fondé « en faveur d'un Français pauvre qui aura fait l'action la plus vertueuse »; d'autres généreux fondateurs l'ont suivi et ont multiplié des prix destinés aux actes de dévouement et de courage.

Ce sont nos prix de vertu. La vertu se fait rare, disait-on naguère. Et, pourtant, les candidats à nos prix ne manquent pas. Nous aurions plutôt l'embarras du choix. Mais la vertu ne fait pas de bruit. Elle n'appartient pas à la publicité. Et nous sommes en présence de cette noble difficulté d'avoir à chercher les actes de vertu au fond de l'humilité qui les dérobe aux regards inattentifs. Cette attention, nous l'apportons chaque année à bien choisir, et ce choix, selon une logique supérieure, achève et couronne notre mission intellectuelle.

M. et Mme Cognacq-Jay ont fondé d'autres prix d'une importance sans seconde pour aider et encourager les familles nombreuses. Et n'est-ce pas une autre preuve de la confiance faite à l'Académie que de lui fournir les moyens de distinguer et d'honorer ces familles sur lesquelles s'appuient la force et l'avenir de la nation?

Considérez, messieurs, combien ces tâches variées, se multipliant le long des siècles, honorent notre Compagnie. Dites-vous, qu'ici tout près, dans notre chère France, et au loin, sur ces terres nouvelles qui ont accru son territoire et doublé sa population, qu'à l'étranger, enfin, dans les plus hautes maisons et dans les plus humbles chaumières, on s'applique à l'étude, à la leçon, à la répétition de cette langue, de cette littérature que trois siècles de création discontinue n'ont cessé d'accroître, de développer, de renouveler sans cesse, pour assurer et grandir le champ de la civilisation chrétienne, méditerranéenne, européenne. Des rives du Jourdain aux rives du Tibre et aux rives de la Seine, la leçon se transmet.

Elle est écoutée! Non seulement elle conserve ses antiques traditions, mais elle s'applique aux créations nouvelles qui vont sans cesse s'élargissant et se surpassant à toucher au miracle. Les transitions se font sans heurt : l'expression va de pair avec les réalisations les plus hardies et les plus imprévue. L'acquis antérieur n'alourdit pas la découverte qui l'emporte dans son bagage. L'âge de la vitesse n'a pas à rompre les vieux cadres de la réflexion et de la méditation. Tout au contraire, il s'y nourrit et se repose, en quelque sorte, dans sa chambre obscure.

Nous sommes des grammairiens. Mais nous ne sommes pas que des grammairiens. Et quel honneur pour nous, de voir tant de noblesse, de puissance et d'expérience se réunir ici pour célébrer le souvenir de notre fondateur, de ce visionnaire de la grandeur par l'ordre que fut le cardinal de Richelieu, de ce grand ministre qui, parmi tant d'autres soucis, qui s'appelaient alors comme ils s'appellent aujourd'hui la politique, a créé notre Compagnie, l'Académie française, pour assurer par delà les siècles aux efforts désintéressés du travail intellectuel une gloire pure et intangible parmi les œuvres de l'humanité!

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Radioscopie en salle éclairée. — M. Gosset présente une note de MM. Ledoux-Lebard, Long et Saget montrant la possibilité de pratiquer des examens radioscopiques en salle éclairée lorsqu'on utilise la lumière jaune d'une lampe à vapeurs de sodium et les propriétés particulières d'absorption, pour cette lumière, d'une glace au néodyme. Ce procédé rendra de grands services pour l'extraction des corps étrangers sous le contrôle de l'écran.

Embryologie. — M. Caullery présente un travail de MM. Wolff et Ginglinger (de Strasbourg) exposant comment, par injections de folliculine dans l'embryon de poulet avant le septième jour, on obtient des sujets intermédiaires entre les sexes masculin et féminin et, par la suite une énorme majorité de femelles.

Vitamine et flavine. — La vitamine B2, indispensable à l'homme, renferme une flavine présentant une belle fluorescence vert-jaune. MM. Bierry et Gouzon, dans une note communiquée par M. Desgrez, étudient la composition spectrale du rayonnement de la flavine du foie avant et après action de la lumière.

L'évolution de l'image latente sur une plaque photographique. — M. Fabry présente une note de M. Jausseran sur les modifications que subit spontanément l'image latente photographique pendant le temps qui s'écoule entre la pose et le développement. Pendant ce laps de temps, l'image se renforce; l'image développée est sensiblement plus intense si l'on attend quelques heures pour développer la plaque. L'immersion de la plaque dans l'eau à un instant quelconque arrête cette évolution de l'image. Ces faits devront être pris en considération pour l'explication, encore à trouver, de la nature de l'image latente.

Etude des pluies en Argentine. — M. Maurice d'Ocagne transmet une note de M. V. Frolow qui montre que la composante annuelle des pluies et des crues en Argentine progresse à partir des Andes et de l'Atlantique, en conservant l'importance relative de son amplitude.

Autres communications. — M. Mesnil présente un travail de M. Manouélian sur les formes minuscules (spirochètes courts et granules) du spirochète de la syphilis. — M. Desgrez présente une note de MM. Cristol, Seigneurin et Fourcade sur les propriétés de la sulfo-urée et de ses dérivés en solution aqueuse. — M. Lapicque communique une note de MM. Ripert et Gaudin sur la distinction entre les actions toxiques des pyréthrines 1 et 2.

La session de juillet du baccalauréat

Les épreuves écrites du baccalauréat (université de Paris) auront lieu les 19 juin (philosophie), 26 et 27 juin (1re partie), 3 et 4 juillet (mathématiques).

Les listes d'admissibilité seront publiées dans l'*Information universitaire* le mardi 25 juin, à 20 heures, et le 26 juin pour la deuxième partie philosophie; le samedi 6 juillet, à 20 heures, et le 7 juillet, pour les trois séries de première partie, le mardi 9 juillet, à 20 heures, pour la deuxième partie, mathématiques.

NOUVELLES DU JOUR

A la présidence du Conseil

M. Pierre Laval, président du conseil, a conféré, hier après-midi, avec M. Laurent Eynac, ministre des travaux publics.

MM. Dautry, directeur général des chemins de fer de l'Etat; Mugniot, président du comité directeur des grands réseaux; Boutet, directeur général des chemins de fer et de la voirie routière au ministère des travaux publics, et Baumgartner, directeur du mouvement général des fonds, assistaient à cet entretien qui a porté sur les mesures propres à résorber le déficit des chemins de fer.

Le président du conseil a reçu également M. Maupoil, ministre des pensions, et M. Jean Fabry, ministre de la guerre, qui lui a rendu compte du voyage d'inspection qu'il vient d'effectuer dans l'Est.

Un discours de M. Paganon

Président, hier soir, un banquet d'anciens combattants de la préfecture de police, M. Paganon, ministre de l'intérieur, leur a dit :

Le gouvernement auquel j'ai l'honneur d'appartenir est un gouvernement d'ordre.

Mais il entend que l'ordre ne soit pas un simple mot, une expression commode et vide.

Il veut un ordre utile, un ordre fécond!

Par les mesures énergiques qu'il appliquera, la confiance va renaître, la prospérité doit reprendre.

Il faut que l'ordre règne!

Il faut que l'on sache et que l'on répande à travers le monde que dans la ville lumière, que dans la France entière, aucun factieux, aucun professionnel du désordre ne peut compromettre la tranquillité de la rue, faire obstacle à l'activité renaissante!

Vous aussi, gardiens de la paix de la capitale, vous êtes comptables de l'hospitalité de notre pays, comptables de sa prospérité!

Fonctionnaires et agents de la police de Paris, je suis fier d'être votre chef.

L'effort que vous consacrez sans ménagement à la sauvegarde légale de la tranquillité publique et de la volonté française commande le respect public.

Le gouvernement responsable de l'ordre n'admettra pas que, contre vous, l'expression souveraine de la volonté nationale, la loi qui est à la fois votre règle et votre armure, soit faussée, soit attaquée par les ennemis de la société et par les ennemis de la paix!

Je sais que vos consciences sont à la hauteur de votre mission.

Je sais quelle espérance et quelle certitude Paris et la République peuvent fonder sur l'autorité et la valeur de vos chefs, sur votre sens de la probité et de l'honneur.

J'assure votre union d'anciens combattants, j'assure le corps tout entier de la police parisienne de l'affectueuse sollicitude du gouvernement.

Le ministre de l'intérieur compte sur vous.

Vous pouvez compter sur lui.

Au ministère de l'éducation nationale

M. Mario Roustan s'est rendu hier soir au ministère de l'éducation nationale, où il a pris possession des services.

La commémoration du cinquantenaire de Victor Hugo à la Sorbonne

M. Albert Lebrun, président de la République, a assisté, hier soir, à la Sorbonne, à la commémoration du cinquantenaire de Victor Hugo, que présidait M. Mario Roustan, ministre de l'éducation nationale.

Après M. Edmond Haraucourt, M. Mario Roustan a célébré Victor Hugo, montrant en lui le symbole d'une jeunesse inextinguible, et soulignant son patriotisme.

Des poèmes de Victor Hugo ont été dits par M. Denis d'Inès et Mme Segond-Weber. Puis le buste de Victir Hugo, autour duquel se tenaient des groupes de jeunes filles en bleu, blanc et rouge, a été couronné.

Opérations des caisses d'épargne

Voici les résultats, parvenus du 1er au 15 juin, des opérations des caisses d'épargne ordinaires avec la caisse des Dépôts et consignations :

Dépôts de fonds	37.554.992 30
Retraits de fonds	287.711.080 04
Excédents de retraits	250.159.087 74

En conséquence l'excédent de dépôts du 1er janvier au 15 juin 1935 est ramené à 522 millions 584,147 fr. 92.

3. — LE TEMPS. — 19 juin 1935

Le Décor de la vie

LES PETITS MÉTIERS RÉGIONAUX

On me dit de toutes parts : « Qu'allez-vous mettre, en 1937, dans *votre* centre régional ? » Je pense, non sans fierté, que ce « votre » s'applique sans doute à l'initiative que j'en ai prise; je pense aussi qu'il pourrait s'appliquer à tous ceux qui, de près ou de loin, y collaborent avec moi; je pense enfin qu'il implique une pointe d'esprit négatif. A cette inquiétude ironique je réponds : « Rassurez-vous; le centre régional ou le village de France, comme on voudra (mais je préfère de beaucoup la deuxième appellation), contiendra en premier lieu les ouvrages des artisans de France. Où peut-on les voir? M. Clouzot a essayé de le dire, aussi précisément que possible, dans une étude sur les petites industries rurales et régionales. M. Duchartre, de son côté, a pris la peine de parcourir la France et d'opérer, métier par métier, une discrimination du meilleur et du pire. Les résultats de son choix, qui n'est pas arbitraire, mais judicieusement basé sur un goût sûr et une parfaite connaissance du sujet, il les a récemment exposés dans un grand magasin de la rive droite.

En leur accordant l'hospitalité, celui-ci a compris que l'artisanat dépassait les limites de l'archéologie et apparaissait désormais au grand commerce parisien, naguère encore plus attentif au standard uniprix qu'à l'ouvrage manuel, comme un moyen de rétablir un équilibre rompu par l'abus de la machine... L'affaire, comme on voit, est d'importance. Ce n'est pas un des moindres thèmes que traitera le centre régional de 1937. J'ai tout lieu d'espérer que, sur ce point, notre tâche sera grandement facilitée par les recherches de M. Clouzot et de M. Duchartre. J'insiste sur leur actualité. Elles ne datent pas d'il y a vingt ans, mais du jour d'aujourd'hui. A l'exposition dont je parle, on voyait travailler un vannier, un potier, une dentellière, un brodeur sur drap. Le visiteur du centre régional, en 1937, verra s'affairer les doigts experts de cent artisans de tous les métiers, de toutes les régions de la France.

En Alsace, voici les poteries décorées à la main, les grès gris et bleu de Soufflenheim et d'Oberbetschdorf : plats, pichets, chopes. L'Auvergne livre sa vaisselle rustique à décor en spirale, ses coquetiers et ses coquilles à escargots du Puy-de-Dôme, ses terrines à pâté, ses buires, ses plats en terre cuite décorés à la main, pièces uniques. Le Limousin propose son « point » de Tulle, ses dinanderies travaillées au marteau : ferrats, bassins à vin, bouilloires... Le Berry, ses grès, pots, pichets, bouteilles, vases, tasses à café dites Mazagran, saloirs, crapauds, bouteilles à huile, pots à tabac du Cher, ses figurines de la Borne. La Bourgogne, sa bossellerie, tonnelets, pichets, bouteilles; sa vannerie, paniers à fraises, volettes à pâté du Mâconnais, ses poteries de l'Ain, décorées au barolet, cruches, vinaigriers, services de table, pots à fleurs, nids à moineaux, ses objets en bois tourné; les coupes bourguignonnes et les tasses en argent de Dijon, pour déguster le vin... Malheureusement, Saint-Laurent-les-Mâcon et Tournus ne fabriquent plus, comme autrefois, les poteries décorées à la pipe.

En Ile-de-France, on peut acheter encore du fer forgé, girouettes, heurtoirs, chandeliers. Dois-je situer en Ile-de-France, ou en Picardie la ville de Laon, où des verriers s'emploient à œuvrer, suivant une tradition immémoriale, ces fameuses bouteilles de la Passion, en verre, remplies d'eau et contenant en suspension dans cette eau de multiples ludions qui affectent la forme des objets se rapportant à la vie du Christ, depuis la crèche jusqu'au calvaire?

La Bretagne est celle des provinces qui a peut-être le mieux conservé intacts ses costumes, ses chants, ses danses, ses coutumes traditionnels. Dans la région de Quimper et de Pont-l'Abbé, vous trouverez des broderies exécutées par les hommes et des dentelles, fonds de bonnets, devants de gilet, bas de manches, napperons. A Quimper, à Saint-Paul-de-Léon, à Lorient, à Rosporden, à Châteaulin et à Brest, on exécute des boucles de chapeaux, utilisables pour la mode féminine... A ce propos, M. Duchartre m'a raconté qu'un colporteur était revenu bredouille après deux semaines de voyage; les boucles qu'il proposait à ses clients ne comptaient que deux ardillons au lieu de trois, qui est le chiffre rituel; il dut en faire ajouter un troisième à toutes ces boucles invendues. Etrange vivacité de la tradition, qui montre avec quelles précaution il faut y toucher, si l'on veut qu'elle évolue. La Bretagne dispose aussi d'agrafes de manteau et de toute une petite bijouterie. Certain manœuvre breton conçoit librement et exécute des figurines de faïence. Quimper envoie à Paris tout un choix de faïences rustiques anciennes et modernes, à quoi s'ajoutent des épis de faîtage et du fer forgé. Je note la vannerie, les toiles filées, les lainages tissés à la main, le fameux droguet des monts d'Arrée. Quelques poteries primitives se font à Saint-Jean, dans le Morbihan. Des artisans du Finistère taillent dans le bois des statues d'esprit traditionnel. On peut les rapprocher de la sculpture ancienne. Il ne manquera pas de critiques pour jeter l'anathème à de tels ouvrages au nom du modernisme, ce tarte-à-la-crème de tant de nos contemporains. Décidément la querelle des Anciens et des Modernes n'est pas close. Je crains bien qu'elle ne soit qu'un des multiples aspects de la révolte des primaires contre la culture. Disons simplement que répéter n'est pas copier. Un artisan qui répète le même modèle, avec la même matière, le même tour de main, le même outil ne copie pas, mais se conforme à un usage ancestral.

La Champagne étale devant nous l'éventaire des vanneries de la Haute-Marne : cages à tourterelle, hottes, cabas à pain, tartiers, paniers à salade; il y a une école de vannerie à Fay-Billot, dans ce département. Le Dauphiné affectionne les gargoulettes en forme de poule, vernissées vert, et les poteries de la Drôme, ce pays de transition dont Mme Laure Bruni a si admirablement dégagé dans ses tableaux le caractère mi-provençal, mi-alpestre. On trouvait hier dans presque toutes les fermes de Lorraine les bols, les saladiers en faïence rustique de Sarreguemines.

Les verriers de Gascogne continuent à fournir aux habitants leurs pourrous, servantines, burettes à huile, brançons. En Languedoc, le département de l'Hérault propose à la maison de campagne ses tuiles creuses ou en écaille pour la génoise, ce feston ourlé qui souligne le rebord du toit, ses tuiles émaillées ou vernissées pour la couverture. Le Vivarais tisse à la main des étoffes de soie ou de laine. Les dentellières du Puy agitent leurs fuseaux en un joyeux cliquetis. Notre-Dame-du-Puy modèle des statuettes. Le Gard pétrit et cuit en céramique des corbeilles tressées ou découpées, des services de table dans ce fameux jaune d'Uzès, baveux comme une omelette, des bougeoirs, des masques pour fontaines. Anduze tourne ses jarres et jarrons pour contenir l'huile et même autre chose aussi, que je ne dirai pas ici. L'Aude arrondit ses vases de jardins et pots à fleurs vernissés vert, ses cruchons.

On observe à cette énumération la place que tient la céramique dans presque toutes les provinces. La Sarthe n'échappe pas à la règle. Elle excelle à de belles faïences au violet manganèse et au blanc crémeux, services de table, rôtissoires, pichets, sans parler des marmites qui, pour tenir les tripes au chaud, s'aplatissent et ne s'ouvrent que par un goulot relativement étroit. Elle réussit, pour les priseurs de tabac, de charmantes « secouettes » en grès. Au Maine, les tourneurs s'entendent à creuser dans le hêtre de grandes jattes, des coupes, des tasses à oreilles, des cuillers, des mortiers, des boîtes à sel, des oreillons, des égrugeoirs, des moules à beurre ronds et ovales pouvant servir de coupes; parfois, un motif de sculpture naïve rehausse la surface polie du bois blanc et fumé.

Les faïenciers rustiques de Nevers et de Montagnon rééditent leur service « au coq » ou « aux fleurs des champs », aussi bien que vierges, assiettes à devises, chandeliers. A Saint-Amand-en-Puisaye, on cuit des grès. Pour aller au jardin, le Nivernais chausse des sabots et galoches décorés et sculptés.

En Picardie, en Artois et en Flandre, chacun peut se procurer des dentelles de Bailleul et de Météren, des pipes et des figurines de Saint-Omer, dont la chasse, les soldats ou la procession ont fourni le thème, des bateaux modèles de marins, de la poterie culinaire.

La Normandie, cependant si proche de Paris, n'a pas abandonné la tradition de Bayeux et d'Argentan : dentelles blanches et noires, aux points de France, Colbert, Chantilly et Blonde. A Boron, on cuit quelques grès; au pays d'Auge, des tuiles faîtières et des épis de faîtage. Des habitants d'Honfleur s'emploient volontiers, à temps perdu, à des modèles de bateau et à des peintures populaires sur bois qui, pour la plupart, représentent des voiliers. Les dinandiers de Villedieu-les-Poêles, dans le Cotentin, martèlent à la main des bouillottes, chaufferettes, arrosoirs, marmites, verseuses en cuivre.

En Orléanais et en Touraine, Gien reste fidèle à la faïence rustique décorée dans l'esprit renaissanciste des bords de la Loire; le Gâtinais décore et sculpte des sabots; Villaines tresse des vanneries d'osier. Les enfants des villages de la forêt d'Orléans s'amusent à faire de petits paniers avec des joncs et de grosses épines pour les remplir de fraises des bois....

L'Ouest atlantique n'a pas que des peintres comme Balande ou Berjonneau, des écrivains comme Jean Yole, l'auteur de ce beau livre *le Malaise paysan*, mais aussi ses artisans. Au bord de la mer, ils font des bateaux modèles; en Vendée, de la bijouterie, cœurs, bagues et agrafes de manteaux; en Poitou, des croix, bagues, jeannettes et pendentifs; des saloirs et des bujours anciens; en Charente, des *lirettes*, c'est-à-dire des tapis de chiffons qui ne sont pas sans analogie avec ceux du Portugal.

La Savoie ne manque pas de potiers qui décorent leur vaisselle et leurs pots à tabac, à la pipe ou au barolet, de fleurs et d'oiseaux. Ceux de Marnaz me paraissent travailler dans un esprit excellent et tout à fait conforme à celui qui inspirait les poteries qui s'étalent encore sur quelques rares vaisselliers savoyards. Les bûcherons du Massif des Bauges, que recouvre une immense et magnifique forêt domaniale, tournent et fabriquent beaucoup d'objets en bois blanc. Les vanniers tissent des corbeilles en osier brut de couleurs diverses; ma prélilection va cependant à ces ravissants paniers en noisetier de roche, qu'on exécute, si mes souvenirs sont exacts, aux environs d'Annecy.

Chacun connaît les santons de Provence, ces minuscules figurines qu'on pétrit dans l'argile, en vue de la crèche dont ils représentent les multiples personnages. Quelques-uns sont des chefs-d'œuvre d'esprit et de vérité. Au pays de Mistral et d'Alphonse Daudet, ils annexent la Palestine. Un livre exquis de Paul Arène s'intitule *la Veine d'Argile*. Œcoutez-le : « C'était aux approches de Noël. Nous allâmes jusqu'aux « lavines » et jusqu'à la veine d'argile qui court en travers des marnes bleues. Puis revenus au bastidon, près de la fontaine, mon père se mit à pétrir, et je m'émerveillais de voir l'argile s'amollir ainsi en une pâte onctueuse et souple dont il modela d'abord, histoire de m'amuser, un âne, une chèvre que l'on fit sécher au soleil, et dont il mit le reste dans des moules précieusement conservés, d'où sortaient

---

FEUILLETON DU *Temps*
DU 19 JUIN 1935

LA MUSIQUE

A L'OPERA : Représentations de gala du Théâtre Communal de Florence : « Norma », opéra en deux actes et cinq tableaux de Soumet, Belmontet et Romani, musique de Vincenzo Bellini.

AU THEATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : Reprise du « Barbier de Séville », opéra-bouffe en quatre actes de Sterbini, d'après Beaumarchais, version française de Castil-Blaze, musique de Rossini.

Il y a six semaines, la troupe de notre Opéra se trouvait en Italie. Elle était invitée à ordonner et présenter un spectacle lyrique français pour le début des fêtes du « Mai musical florentin ». On avait, à cette occasion, transporté en Toscane *Castor et Pollux*, de Jean-Philippe Rameau. Le choix de M. Jacques Rouché était justifié. Aux yeux de nombreux érudits de la musique, le maître dijonnais, comme a dit Camille Bellaigue, « rassemble et renferme en soi tous les éléments et tous les signes, le fond et l'essence même du génie français ».

En échange et en retour de cette manifestation, la troupe du Théâtre Communal de Florence est venue, la semaine passée, à l'Opéra, nous offrir la représentation de *Norma*, de Vincenzo Bellini. Le souvenir de cette soirée reste gravé dans notre mémoire. Cette fois, le génie mélodique et vocal de l'Italie a pu resplendir de tous ses feux.

L'Italie compte des musiciens plus grands que Bellini. Pourquoi le commandeur Passigli s'est-il déterminé pour celui-là? Essayons d'en rechercher les raisons. Le compositeur sicilien s'est éteint le 23 septembre 1835. Depuis quelques mois, on célèbre par toute la péninsule le centenaire de sa mort. Cette année est, au delà des Alpes, l'année de Bellini. Ajoutons que le maître catanais a donné son œuvre suprême, *les Puritains d'Ecosse*, au Théâtre Italien de Paris, et qu'il est mort en France, dans sa maison de campagne de Puteaux. Nous sommes les gardiens de sa tombe, creusée au Père-Lachaise. Il y a quatre mois, j'ai décrit ici même les circonstances pathétiques de la fin de Bellini, disparu à l'âge de trente-trois ans, alors qu'il entrait dans la pleine maîtrise. Quand le nom du compositeur de *Norma* est relevé devant la postérité, la France peut réclamer quelque chose de la gloire du « cygne de Catane ».

J'entrevois également pour quels motifs la troupe du Théâtre Communal de Florence a tenu à nous faire applaudir à nouveau *Norma*, plutôt que *la Somnambule* ou *les Puritains d'Ecosse*. C'est que dans l'action développée dans *Norma* l'on découvre comme le symbole et la préfiguration de la séculaire parenté franco-italienne. Au cours de la pièce, le génie romain et le génie celtique, incarnés par les personnages, s'associent puis se séparent pour mieux se reconnaître et s'unir devant le sacrifice et la mort. Afin que vous en jugiez par vous-mêmes, je rappellerai les principaux épisodes du livret.

Le drame se déroule en Gaule, sous le règne de Septime Sévère. Le proconsul Pollion est depuis longtemps l'amant de la prêtresse druidique Norma. Il en a eu deux enfants, qu'une suivante élève en secret. La liaison sacrilège est ignorée des Gaulois. Norma continue d'officier au pied du chêne d'Irmensul, comme si elle était encore chaste. Son père Orovèse, grand prêtre des druides, est à la tête d'un complot ourdi contre les Romains. Les conjurés ont décidé d'assassiner Pollion. Pour sauver son amant, Norma, qui passe pour prophétesse, prédit que la révolte est vouée à l'échec. La date du soulèvement est différée. Cependant Pollion s'est détaché de Norma. Il n'a pu s'empêcher d'aimer Adalgise, novice du temple des druides. La jeune fille s'est éprise, de son côté, du proconsul. Elle consent à s'enfuir avec Pollion à Rome. Avant de quitter le temple des druides, Adalgise fait ses adieux à Norma et lui avoue son coupable projet. La prêtresse druidique prend en pitié la jeune fille et veut faciliter son évasion. Adalgise déclare que l'homme avec lequel elle doit s'expatrier n'est autre que Pollion. Le proconsul romain paraît au même instant. Fureur de Norma, qui reproche à Pollion sa trahison. Pollion n'a pas la force de refouler son amour pour Adalgise. Norma menace l'infidèle d'une vengeance atroce.

Comme Médée, Norma se prépare à tuer les deux enfants dont Pollion est le père. Au dernier moment le courage lui manque. Elle appelle Adalgise. Elle se résigne à l'union de sa rivale avec Pollion. Elle se donnera la mort. Elle ne demande à la novice que de recueillir ses deux enfants. Pour l'arracher à ses funestes desseins, Adalgise s'engage à ne plus revoir Pollion.

Adalgise a tenu sa promesse. Elle s'est enfermée dans le temple des druides. Pollion, remplacé à la tête des légions romaines, s'introduit dans le sanctuaire pour enlever la vestale. Norma a attendu en vain le retour de l'infidèle. Enflammée de colère, elle frappe par trois fois l'écu d'Irmensul et donne aux Gaulois le signal de la révolte. Pollion, qui a profané le temple, est condamné à mort. Norma est chargée de l'exécution. Elle fera grâce à son amant sous la condition qu'il renonce à Adalgise. Pollion ne se laisse pas fléchir. Alors Norma s'écrie qu'elle immolera Adalgise. Après quoi, elle exterminera ses enfants et se poignardera elle-même. Pollion a beau supplier la druidesse en faveur des innocents. Il est, seul, coupable : seul, il doit encourir le châtiment. Norma ne l'écoute plus. Elle assemble les Gaulois. Elle va dénoncer Adalgise. Elle finit par s'accuser noblement elle-même. Emu par tant de grandeur d'âme, le proconsul comprend enfin qu'il n'aime que Norma. La druidesse recommande ses enfants à la pitié d'Orovèse. Pollion et Norma, enlacés, montent sur le bûcher. Ils subiront le supplice dans l'exaltation de leur amour renoué.

Le sujet de *Norma* avait été emprunté à une tragédie jouée à l'Odéon. Les coups de théâtre qui traversent constamment l'action sont devenus lieux communs. Les personnages échangent des répliques d'une emphase puérile. Ils ne nous bouleversent plus. Mais sous la friperie de cette légende faussement héroïque et barbare on est tenté de saisir des figures et des faits allégoriques qu'on peut appliquer à l'histoire des deux grandes nations latines en cause. Ne désignons pas ces symboles. Il est trop aisé de les trouver.

La partition de *Norma* trahit la précipitation. Edifiée au hasard, elle est semée de vocalises et de traits brillants. Les formules d'accompagnement en sont élémentaires et figées, les fortes situations du livret rarement dépeintes et serrées de près par le musicien. Les scènes ne sont pas reliées entre elles. Bellini n'observe que par rencontre les délicatesses du métier. Il se contente de nous verser des chants venus du cœur, et d'une poignante mélancolie. Si généreuse que semble son inspiration, elle est en somme courte d'haleine. La fameuse invocation à la lune, *Casta diva*, ne compte que vingt-trois mesures, et l'air final de Norma que dix-huit mesures. Dans ce bref espace on tient la particularité et la portée du génie bellinien.

M. Ildebrando Pizzetti, qui a étudié avec une pieuse ardeur l'œuvre et la vie du maître sicilien, est tombé en enthousiasme devant ces deux beaux passages de *Norma*. A propos de la cavatine *Casta diva*, il a écrit : « Est-ce Norma seule qui chante et prie ? N'entendons-nous que la voix de la prêtresse, ou bien aussi la voix de son peuple unanime et celle de l'humanité tout entière ? Et sentons-nous même qu'elle prie ? Ne saisissons-nous pas plutôt qu'elle emporte avec elle, sur l'aile de son chant, et le peuple et les prêtres et nous dans le royaume des révélations supérieures et de l'éternelle vérité ? Est-ce la paix qu'elle appelle ? Non; avec cette paix, elle a déjà gagné pour elle-même, pour nous et pour tous, sa délivrance de la réalité passagère, la félicité, le ciel. » Et au sujet du dernier air de Norma il s'est écrié : « Ici nous sentons dispersée et dépassée toute contingence dramatique, toute réalité fugitive et la passion et la douleur... Par la vertu de ce chant nouveau, de ce chant si ample, qui s'élève toujours plus haut dans toute sa pureté, dans toute sa nudité, voici que du plus profond de notre âme montent et s'exhalent des sanglots, non des cris, mais des pleurs, des pleurs calmes et doux, des pleurs qui sont purification, affranchissement et béatitude. » M. Pizzetti invite ses compatriotes à relire ces deux pages de *Norma* pour « l'orgueil sacré des Italiens ». Pour faire comprendre le frémissement qu'elles continuent de provoquer encore dans la patrie de Bellini, nous ne pouvions que laisser la parole à l'éminent directeur de l'Institut royal de musique de Florence.

Nous refusons de nous absorber dans la veine présente de la musique. Ne nous arrêtons pas à ce que le compositeur catanais a de trop faible dans l'harmonie, de trop orné dans le chant, de trop vacillant dans la construction. Il nous plaît de ne voir là qu'une espèce de négligence attique. D'autres « morceaux » de *Norma* appellent l'intérêt et l'admiration. L'ouverture — dont l'orchestration a dû être légèrement retouchée — est comme sillonnée d'éclairs de génie. Les chœurs guerriers du premier acte paraissent curieusement inspirés de l'air de Figaro, à la fin du premier acte des *Noces de Figaro*. Au début de sa carrière, Bellini ne s'était-il pas astreint à réduire pour quatuor les partitions théâtrales de Mozart ? Il lui en était resté quelque chose comme au bout des doigts. La célèbre cavatine *Casta diva* a des rapports de ressemblance avec l'*Ave Maria* de Schubert. Certaines roulades sont, dans l'ouvrage, moins des traits de virtuosité vocale que ces parures sonores, vives et ingénieusement échelonnées, qu'aimait Chopin. Bellini est, comme on le voit, dans la ligne des grands musiciens. Dans *Norma*, nous avouons que notre préférence va à l'introduction et à la première scène du deuxième tableau, ainsi qu'au duo tendre et vibrant de Norma et d'Adalgise.

Vincenzo Bellini était fort attaché à Rossini. Pendant les derniers mois de son existence, qu'il passa à Paris, il avait choisi le compositeur du *Barbier de Séville* pour conseiller et pour guide. Pourtant il se défendit toujours d'imiter Rossini, comme avaient fait Paccini et Donizetti. Par l'esprit, il se rapprocha davantage des musiciens français. Il s'efforça de se régler sur leur simplicité, sur leur sobriété, tout en exploitant ses dons superbes d'expression mélodique. Nous sommes donc naturellement attirés par plus d'affinités vers lui.

La troupe et l'orchestre du Théâtre Communal de Florence nous ont magnifiquement initiés au mystère et à l'amour de la musique bellinienne. Pour ces deux représentations d'apparat, les instrumentistes venus de Toscane ont épuisé, dans une application continue, tout leur feu. Constamment sur le qui-vive, ils attaquaient dès que le chef d'orchestre avait franchi l'estrade, avec une fermeté irréprochable dans tous les sens. Les cordes, en plus grand nombre que chez nous, méritent d'être plus particulièrement louées. Il est impossible d'enfler avec des gradations mieux mesurées un crescendo, de combiner des piani plus caressants ni plus fluides. M. Vittorio Gui est un chef d'orchestre de la nature de M. Toscanini. Il a accompli la restitution de *Norma* avec tout le degré de chaleur nécessaire. Il a fait saillir le dessin de chaque phrase mélodique, accentué le rythme, poli le plus mince détail. Avec autant de fougue que de savante régularité, il a dégagé de la partition une puissance étrangement entraînante. Grâce à l'autorité qui réside en sa personne, *Norma* s'est emparée fortement de notre imagination et a repris je ne sais quelle majesté.

Les chœurs florentins, disciplinés à merveille, ont évolué sur la scène comme les chœurs antiques. Sous la surveillance de M. Morosini, ils ont traduit tantôt avec des nuances exquises, tantôt avec vigueur et impétuosité les ensembles de la partition. Mme Gina Cigna, qui est d'origine française, a été acclamée dans le rôle de Norma. Légèrement troublée au cours de la première scène, elle s'est vite ressaisie, et s'est montrée la digne émule des plus illustres interprètes du rôle. Elle possède une voix d'une étendue et d'une souplesse uniques. Elle vocalise en perfection, dans la manière liée des cantatrices françaises. Aucune difficulté ne saurait la rebuter. Elle n'a nullement été gênée par la pluie de contre-*ut* qui ruisselle dans sa partie. Sous les traits d'Adalgise, Mme Gianna Pederzini a fait applaudir une technique vocale aussi riche que sûre. Les deux cantatrices ont interprété certaines périlleuses vocalises en duo avec une véritable maîtrise. Dans le rôle de Pollion, M. Francesco Merli nous a remués par ses cris de ténor-amant, par ses accents de passion. M. Tancredi Pasero, qui chantait le rôle d'Orovèse, a fait retentir l'un des plus riches timbres de basse qu'on puisse entendre. Mme Edmea Limberti et M. Lamberto Bergamin ont tenu avec zèle et talent les rôles secondaires de Clotilde et de Flavius.

Les beaux décors, dans la note primitive voulue, avaient été brossés par le peintre Casorati. On y discernait la teinte locale, qui manquait à la musique. Dans le premier tableau, avec ses gris, ses bruns et ses bleus, respirait toute la poésie d'une nuit lointaine, mystique et barbare. On a aussi apprécié le dernier tableau, avec ses dolmens roux qui se détachaient sur le vert sombre et précieux du fond. Le spectacle, agencé avec des soins minutieux, remplissait à merveille le vaste cadre de notre Académie nationale de musique et faisait sans cesse prestige.

Ces efforts, empreints d'autorité, feront-ils de nouveau agréer à notre grand public les formules limitées et désapprises du théâtre musical d'il y a un siècle? Je n'ose l'affirmer. En tout cas, la personnalité captivante de Bellini a été vengée d'injustes dédains. Elle a été l'objet d'une haute attention et a retrouvé nombre de partisans éclairés. Le compositeur de *Norma*, qui a eu en son temps sa part d'originalité et de génie, demandait à être replacé à son vrai rang dans l'histoire du développement des expressions lyriques. Il a repris, à un vif degré, ses avantages et son rayon, depuis les représentations électrisantes que le Théâtre Communal de Florence a organisées à Paris. A l'occasion du centenaire de la mort de Bellini, nous nous sommes rencontrés avec les Italiens dans un sentiment de piété et de gratitude envers la mémoire du maître de Catane. Nous n'oublions pas que pareil hommage a été payé au souvenir de Jean-Philippe Rameau, lorsque la troupe de l'Opéra de Paris a révélé au public toscan *Castor et Pollux*.

M. Maurice Lehmann, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, donne dans l'à-propos. Il a voulu participer à sa façon au mouvement de renaissance de l'art italien qui se produit actuellement dans notre capitale. Il a remonté avec intelligence et luxe *le Barbier de Séville*. L'interprétation est à peu près semblable à celle dont je vous ai parlé, à cette place, il y a deux ans et demi. M. André Baugé est demeuré un Figaro qui sait communiquer à un auditoire son étincelle sacrée. Mlle Germaine Féraldy dépense, dans le rôle de Rosine, toute sa grâce et toute sa science. Elégant, pétulant, M. Marcel Claudel détaille joliment les cavatines d'Almaviva. M. Lafont tire profond effet de l'air de la Calomnie de Basile. L'incomparable Lucien Fugère n'est plus là pour incarner Bartholo. M. Guénot, qui est un artiste d'un rare mérite, le remplace, sans se piquer de l'égaler.

Le Barbier de Séville comme *Norma* font, pour ainsi dire, partie du trésor domestique, de l'héritage commun de Rome et de Paris. Ces deux chefs-d'œuvre de la musique théâtrale répondent aux doubles dispositions de nos esprits. Ils aident à la connaissance de la latinité, à travers tout ce qui la masque. Nous nous félicitons que la vogue s'en renouvelle si nettement aujourd'hui, dans une atmosphère d'héroïque sympathie.

HENRY MALHERBE.